

françoise moreau
des gourmandises
sur l'étagère

avec des peintures de nicolas lambert

l'œil ébloui



Céline,

Je vous envoie vifs compliments pour le merveilleux bœuf mode. Je voudrais bien réussir aussi bien que vous ce que je vais faire cette nuit, que mon style soit aussi brillant, aussi clair, aussi solide que votre gelée – que mes idées soient aussi savoureuses que vos carottes et aussi nourrissantes et fraîches que votre viande. En attendant d'avoir terminé mon œuvre, je vous félicite de la vôtre.

MARCEL PROUST, *Lettre à Céline Cotin*, 12 juillet 1909

Comparer mon lièvre au bœuf de Françoise. Il faut qu'il ait bu le jus jusqu'au fond.

MARCEL PROUST, *Carnet de notes*



COMME ILS L'ONT DIT ce matin à la dame de la Poste qui courait après son pékinois, Odilon Dieulefit et son épouse née Marie-Gabrielle Isbéhen s'en vont pique-niquer dans l'île, ce dimanche. La dame a répondu qu'ils avaient bien raison et qu'il faut toujours courtiser les premiers beaux jours de mai.

Odilon repose sur son flanc droit, la tête sur son coude. Immobile, massif, il pèse sur la terre comme les bêtes lourdes au bord des marigots. Sa veste de tergal déboutonnée, son ventre avantageux déborde dans les pâquerettes et le plantain. Une colonne de fourmis a entrepris l'ascension de son arrière-train et se décourage bien avant le point culminant de la hanche et la descente sur les promesses alléchantes des assiettes.

Marie-Gabrielle repose sur le flanc gauche. Ses chairs exubérantes vaguement contenues dans une robe de satin coquelicot. Les deux corps imposants ouvrent un angle gourmand sur la nappe blanche. Deux paniers d'osier la tiennent tranquille sur l'herbe, gueule ouverte sur une surabondance de victuailles. Petits pâtés en croûte encore chauds, saucisson à la noisette, pintade dorée à la peau croustillante tendue sur les filets blancs où s'enfoncent les mignons doigts courts de Marie-Gabrielle, gâteau au chocolat sous un glaçage impeccable et un petit bol de crème fouettée. Après quoi, on a descendu au frais dans la berge de la rivière la dernière bouteille à moitié vide de muscadet.

Marie-Gabrielle se retourne. Les colonnes de ses cuisses ondulent sous le tissu rouge et des vagues pulpeuses roulent sous la peau de sa gorge. Les perles de son collier tremblent alors comme des cubes de gelée translucide. Elle est belle comme une armoire. Et béante comme elle. Toutes les nourritures terrestres parviennent mal à combler ce creux dans son ventre qu'elle remplit obstinément et tous les jours. Pour ne pas devenir un arbre creux. Comme on en trouve

plusieurs dans l'île entre canal et rivière. Odilon le sait. Il l'aime pour sa circonférence. Pour ce qu'elle abrite en elle, blessure, amour ou abcès. Il l'aime en entier, en détail. Depuis le visage sans aucun angle saillant, peint comme la porcelaine des poupées orientales autour de la bouche pas plus grosse qu'une cerise et aussi appétissante. Jusqu'aux pieds enfermés dans des escarpins rouges. Il la déchausse. Et la chair délivrée garde des boursoflures attendrissantes de brioche levée. Les orteils nus frétilent sous la langue du vent. Il lui dit Le dimanche, il faut se mettre à l'aise! Lui-même desserre sa cravate, sa ceinture. Ses joues se détendent et même le trait noir de ses sourcils. Son estomac s'arrondit encore entre ses bretelles.

Tu as trop mangé, Odilon, la peau de la pintade, c'est gras!

Qu'est-ce que tu racontes? J'ai mangé comme un dimanche.

Il redresse le buste. Sous la moustache fine, sa bouche s'entrouvre en O. Il réussit avec satisfaction un rot parfaitement rond.

Tu as peut-être raison, je n'aurais pas dû reprendre de laitue.

Tu vois, je te disais, c'est trop.

La main d'Odilon est retombée dans les fleurs incarnates des trèfles, grasse comme une oie de Noël. Et l'œil de la petite émeraude verte sur l'annulaire s'allume dans le soleil. Maintenant, il ne peut plus l'enlever. C'est ainsi que les choses doivent être. C'est ainsi qu'elle était déjà au doigt de son père. Plus tard, quand la maladie est venue, la bague a glissé, est tombée dans les draps. Sa mère a fermé les yeux du mort et enfilé la bague au doigt d'Odilon. L'émeraude est maintenant bien enchâssée. Et Odilon est tranquille. Il n'a nul fils qui attende que la bague lui tombe du doigt.

Un petit vent jeune et nerveux jappe autour d'eux dans l'île. Tiède et fou, il batifole jusqu'à l'eau, brasse des libellules dans la lumière, peigne le canal en larges crans irisés. Il secoue l'ombre sous les arbres, l'étire et puis l'écrase. Il embrouille les parfums, décoiffe les pommiers, tire les pétales des aubépines. Revient à la nappe. Coups de langue sur les visages, les bras, les jambes. Marie-Gabrielle et Odilon ne bougent pas, lourds comme des serre-livres qui tiendraient entre leurs deux têtes l'histoire du monde.

